

Ceci fait partie de la série

La marque du chrétien

De

James Thompson

La marque du chrétien

2 Corinthiens

12.1–12

Hors de ce monde

“De moi-même je ne me glorifierai pas, sinon de mes faiblesses” (12.5).

Une perspective devenue populaire de nos jours voudrait que la marque d’une vraie vie chrétienne soit une expérience émotionnelle d’une qualité que nous appellerions “hors de ce monde”. Ceux qui préconisent ce genre d’exercice sont continuellement en train de le mesurer et de l’analyser, afin de se comparer entre eux et de démontrer l’authenticité de leur foi. Un personnage connu du public, lors d’une émission télévisée, revendiquera comme preuve de la présence de Dieu dans sa vie, le fait d’avoir trouvé un travail par la prière. Dans certains cercles, le test de la vie chrétienne devient précisément l’intensité de ses émotions, de ses sentiments de puissance, de l’enthousiasme qui fait “s’enflammer” les gens. Ainsi, on juge une période d’adoration par la réponse à la question : “Nous a-t-elle transportés hors de ce monde ?”¹

Ce genre de test appliqué à l’authenticité de notre foi sert à souligner l’importance constante du Nouveau Testament pour répondre à nos

questions, car les Corinthiens les posaient également. Lorsque Paul a écrit 2 Corinthiens, on mettait en doute jusqu’à sa foi (10.7) et son service à Christ (11.23). Certains, qui remarquaient à quel point Paul était sans éclat, réclamaient la preuve que Christ parlait réellement par lui (13.3). Un tel discoureur pitoyable, disaient-ils, n’avait pas la moindre chance d’être un homme vraiment spirituel. S’il avait véritablement l’Esprit de Dieu, les “signes distinctifs” (12.11–12) d’un vrai apôtre le prouveraient.

Les adversaires de Paul étaient des apôtres “prétendus” supérieurs, selon Paul (12.11). Parce qu’ils refusaient probablement d’admettre en Paul les signes distinctifs de l’apôtre, ils insistaient pour se mesurer à lui, se comparer avec lui (12.10). Paul, en insistant qu’il fait bien la preuve de ces signes, semble être sur la défensive. Il a entendu certains de ces Corinthiens se vanter de leurs miracles et de leurs signes, les comparant à ceux opérés par Paul et disant que leurs expériences étaient “hors de ce monde”. Le terme “hors de sens” (*exestemen*) dans 5.13 se traduit littéralement “extatique”. Pour certains de l’époque de Paul, le test du christianisme authentique était justement cette extase, cette émotion. Ces signes prouvaient pour eux la possession de l’Esprit de Dieu.

RAVI JUSQU’AU TROISIEME CIEL (12.1–6)

Les promoteurs de l’extase comme signe

¹ Les membres de certains groupements charismatiques prétendent avoir des visions, parler en langues ou avoir d’autres “expériences” de ce genre. Le Nouveau Testament n’enseigne pas que les chrétiens modernes connaîtront ces choses. Il enseigne au contraire que les signes et les prodiges du premier siècle ont cessé. Pour une étude supplémentaire, consulter “Les miracles et le Saint-Esprit”. “Le parler en langues et le Saint-Esprit” et “Le Saint-Esprit et les chrétiens” dans le numéro intitulé “Le Saint-Esprit”, par Owen Olbricht, *Vérité pour Aujourd’hui*, vol 4, N° 12.

de spiritualité ont leurs représentants à notre époque. Ils nous font poser la question : “Quel rôle joue l’expérience ‘hors de ce monde’ dans la vie chrétienne ?” Devons-nous comprendre qu’il s’agit là du vrai test de notre authenticité ? Ou au contraire, devons-nous récuser toute expérience émotionnelle et conclure qu’elle ne doit occuper aucune place dans notre vie de chrétien ? Paul nous aide à répondre à ces questions.

Les versets de 12.1–6 ne ressemblent à aucun autre passage dans les écrits de Paul. Il y parle d’expériences mentionnées nulle part ailleurs. Il est évident ici que Paul n’en parle que parce qu’il y a été obligé par les autres. Il sait bien que de telles déclarations donnent l’impression de la vantardise, ce qui “n’est pas bon” (12.1). “Vous m’y avez contraint”, dit-il (12.11). Se glorifier est devenu pour lui une folie nécessaire dans cette situation (11.16–17, 21 ; 12.1). Il s’agit de détails intimes de la vie de Paul qu’il ne révélerait pas sans y avoir été contraint. Il n’aborde ce sujet de “visions et (...) révélations du Seigneur” que par nécessité, afin de contrer ses critiques point par point.

A cause de la rareté de ce genre de révélation de la part de Paul, nous sommes étonnés de voir qu’il n’exclut pas la possibilité d’expériences “hors de ce monde”, qu’il confirme plutôt ses propres “visions et (...) révélations du Seigneur” (12.1). On pense, par exemple, à la conversion de Paul, décrite à la fois comme une “vision céleste” (Ac 26.19) et comme une “révélation de Jésus-Christ” (Ga 1.12). Mais les expériences extraordinaires de Paul ne prirent pas fin avec sa conversion. “L’excellence de ces révélations” dont certaines sont décrites dans le livre des Actes (9.12 ; 16.19 ; 18.9–11) continuait. On pense aussi à 1 Corinthiens 14.18, où Paul dit : “Je rends grâce à Dieu de ce que je parle en langues plus que vous tous.” Ses critiques n’avaient connu aucune expérience profondément spirituelle inconnue pour lui.

On peut dire que de tels moments étaient importants pour Paul. En fait, il rappelle une vision en particulier, qui lui est inoubliable. Ce moment prodigieux avait eu lieu quatorze années avant la rédaction de 2 Corinthiens (env. 42 ap. J.-C.). Paul parle d’une expérience littéralement “hors de ce monde” : il avait été “ravi jusqu’au troisième ciel” et “enlevé dans le paradis” (12.2, 4). Ceci nous rappelle Hénoch (Gn 5.24) et Elie

(2 R 2.11). Le terme grec traduit “ravi, enlevé” suggère que l’incident n’avait pas été provoqué par Paul lui-même. Paul devait connaître souvent ce genre d’expérience, venue sur lui en dehors de toute préparation ou technique spéciale, y compris celle du pouvoir de la suggestion. Le mot traduit l’idée d’être saisi et emporté. Paul reconnaissait que Dieu agissait dans cette situation hors du commun.

Le souvenir le plus vif chez Paul était celui des “paroles ineffables qu’il n’est pas permis à un homme d’exprimer” (12.4). Ce qu’il entendit ne pouvait être décrit par le langage humain. Cela nous fait penser aux dons spirituels de 1 Corinthiens 12–14. Parmi les visions et révélations connues par Paul, une était particulièrement inoubliable. Le ministère chrétien de l’apôtre comprenait des moments d’extase spirituelle inexprimable. Il pouvait donc revendiquer la même gloire que ses adversaires.

Il serait naturel qu’une personne ayant connu une telle merveille veuille la décrire dans les moindres détails. Nous ne serions pas surpris de voir un grand visionnaire consacrer tout un livre à l’analyse d’une telle expérience. Que ressentait-il ? Combien de temps cela a-t-il duré ? Mais cette fascination pour les détails manque dans la description de Paul. Il ne regarde pas en arrière pour se rappeler les sensations de son corps (“Était-ce dans son corps ou sans son corps ? je ne sais”). Tout ce qu’il sait est qu’il a été “enlevé” par Dieu. Paul n’a pas tenu un journal intime afin de pouvoir se vanter de ses accomplissements spirituels, tout comme il ne gardait pas la liste des personnes qu’il avait baptisées (1 Co 1.16).

Sans doute parce qu’il n’est pas complètement à l’aise devant ce récit de ses accomplissements spirituels, Paul choisit de parler d’un “homme en Christ” (12.2) “Cet homme” (12.3) est Paul lui-même, comme le verset 7 le montre clairement. Mais Paul sait que ces grands moments ne lui appartiennent pas exclusivement. Ce n’est pas à cause de quelque chose qu’il a fait qu’il peut parler des expériences “hors de ce monde”. Comme il l’a dit en 10.17 : “Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.” Ces visions et révélations ne venaient ni des pouvoirs psychiques de Paul ni de sa capacité unique à connaître des expériences spirituelles ; elles venaient plutôt de sa relation avec Christ. Ainsi, tout ceci ne donne aucun sujet de gloire ! Paul

ne fait que décrire ces moments parce que d'autres personnes ont abordé le sujet. Il parle d'expériences "qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer" (12.4) afin de dire qu'il ne s'y appuie pas comme preuve de son ministère !

Tout en ne rejetant pas ses propres expériences profondes de types spirituels et émotionnels, Paul suggère toujours qu'il ne convient pas de faire défiler ces expériences devant les autres afin de les analyser et les comparer. De tels moments devaient rester entre lui et Dieu, et non entre lui et toute la communauté. Dans un contexte semblable, Paul dit que lorsque les chrétiens parlaient en langues, ils parlaient à Dieu (1 Co 14.2). Lui aussi parlait en langues, mais c'était entre lui et Dieu (1 Co 14.18). En présence de l'Eglise rassemblée, il préférait parler cinq paroles intelligibles que d'étaler ses expériences spirituelles (1 Co 14.19).

Les critiques de Paul s'étaient sûrement vantées de posséder les "signes distinctifs de l'apôtre" (12.12) ; Paul, de son côté, tout en étant capable de se mesurer à leurs revendications et de parler des moments spectaculaires où il avait été "ravi", ne voulait pas pour autant considérer ces moments comme des preuves de son apostolat. Il dit plutôt : "Je me glorifierai d'un tel homme, mais de moi-même je ne me glorifierai pas, sinon de mes faiblesses" (12.5). Ceux qui ont des expériences "hors de ce monde" peuvent en effet tromper les autres et même se tromper eux-mêmes (11.13-15). Il est donc impossible d'accepter tout témoignage de cette sorte comme preuve de la fidélité du disciple.

Il est permis de supposer que celui qui avait eu des "révélations si extraordinaires" (12.7 - FC) aurait pu encore raconter d'autres expériences semblables. Mais Paul s'abstient d'une telle vantardise (12.6), préférant être mesuré selon l'évidence qui est devant les yeux des Corinthiens (10.7 ; 11.6). La preuve de l'apostolat de Paul ne se trouve pas dans l'expérience émotionnelle éclatante, mais dans le "dossier" qu'il laisse derrière lui. Ses faiblesses, devenues la cible des critiques, ne l'ont pas empêché de changer les vies autour de lui. Là où l'Évangile est suivi et l'Eglise établie, Dieu est à l'œuvre. L'ultime test de notre fidélité est dans ce que les autres peuvent voir et entendre (cf. 12.6), c'est-à-dire les actes de service qui démontrent notre souci pour les autres, notre désir de renoncer à

nous-mêmes pour eux, notre engagement à la vie de l'Eglise. Ceux qui mettent tout l'accent sur les "expériences du sommet" peuvent en venir à être tellement fascinés par leurs propres émotions qu'ils oublient les besoins des autres.

Les revendications rivales de Paul et de ses critiques au sujet des expériences spectaculaires nous semblent quelque peu étranges. Nous nous demandons quelle est la place des émotions dans la vie chrétienne. Certains d'entre nous considèrent avec indignation toute adoration qui fait appel à des émotions. D'autres soumettent toute expérience religieuse au test des émotions, exigeant, pour qu'elle soit acceptable, qu'elle soit "hors de ce monde". Les propos de Paul dans ce texte répondent bien à ces interrogations. L'émotion a sa place dans notre vie chrétienne, mais elle n'est jamais la preuve de notre christianisme. Les émotions peuvent nous tromper, mais l'épreuve d'un service d'amour sur une période étendue, cela ne trompe pas.

UNE AUTRE EXPERIENCE : LA PUISSANCE ET LA FAIBLESSE (12.7-10)

La prière exaucée constitue une autre "preuve" de la présence de Dieu et de l'authenticité de notre service. Certains suggèrent que nous devons toujours pouvoir montrer les choses concrètes que notre religion a accomplies pour nous. On nous dit souvent qu'en réponse à la prière, Dieu ouvre les portes de la réussite financière et nous assure la santé et la tranquillité. En fait, certains comparent leurs résultats dans ce domaine comme indications de la véracité de leur foi.

Aucun chrétien ne devrait prétendre que Dieu n'écoute pas et ne répond pas aux prières. Mais il est possible de mal comprendre la prière et de la considérer comme une sorte de formule magique pour satisfaire tous nos désirs. Les critiques de Paul, dans la fascination et la vantardise de leurs expériences éclatantes, avaient probablement chanté les louanges de leur vie de prière. Nous ne savons pas ce qu'ils prétendaient (peut-être décrivaient-ils la prière comme un moment où ils vivaient la puissance de Dieu dans un sens particulier), mais la description par Paul de sa propre vie de prière suggère qu'il se prépare encore une fois à s'y mesurer.

Paul commence l'histoire de ses prières par le récit d'un autre incident de sa vie qui nous

était inconnu. Il nous dit, en somme, que sa vie chrétienne ne comporte pas uniquement des moments forts. Pour qu'il ne soit pas "enflé d'orgueil" Dieu lui a mis "une écharde dans la chair" (12.7). Le même homme qui avait connu les hauteurs vertigineuses de l'extase dans le paradis est tombé jusqu'aux réalités de la douleur terrestre. Un équilibre était donc établi.

Bien que les suggestions soient nombreuses, nous ne savons pas ce qu'était cette "écharde" pour Paul. On a parlé d'un trouble de la parole (cf. 10.10) ou d'une maladie des yeux (Ga 4.15). Dans l'Église primitive, certains pensaient que Paul était épileptique. De telles conjectures ne servent probablement à rien. Tout ce que nous savons est que cette écharde faisait subir à l'apôtre une douleur à la fois physique et émotionnelle. Le terme traduit "souffleter" dans la version de la "Colombe" signifie "frapper du poing". Ce mot, utilisé souvent dans le Nouveau Testament pour se référer à des "mauvais traitements" (1 P 2.20), peut indiquer les effets de la persécution sur la santé de Paul. Dans ce contexte, l'écharde devient un exemple de la faiblesse de l'apôtre, la faiblesse qui le disqualifiait, selon certains. Paul nous dit qu'il aurait été facile de se laisser emporter par ses expériences hors du commun et de s'en enorgueillir — l'erreur commise par les "apôtres prétendus supérieurs" (10.12 sv.) — mais au lieu de cela, une maladie physique lui rappelait sa faiblesse et son besoin de la grâce de Dieu.

Nous nous attendons à ce qu'une personne possédant la puissance spirituelle de Paul nous raconte sa victoire sur la douleur par la prière. En fait, dans le contexte, nous pensons qu'il va raconter encore un autre exemple d'un grand triomphe, comme l'ont fait ses critiques. Mais nous sommes étonnés de voir que dans 12.7–8, Paul ne raconte rien de tel. Si ses lecteurs attendent des solutions faciles et des puissance impressionnantes obtenues par la prière, ils sont déçus : "Trois fois j'ai supplié le Seigneur de l'éloigner de moi" (12.8). La réponse n'est venue ni la première fois ni même la deuxième. L'expression "trois fois" suggère une prière d'une intensité particulière (cf. Mc 14.32–39) pour laquelle il n'existe aucune réponse rapide ou magique.

La prière de Paul au sujet de sa souffrance ne fut jamais exaucée comme il l'aurait voulu. La

seule réponse qu'il reçut était : "Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse" (12.9). Il fut obligé de continuer ses efforts missionnaires malgré une santé fragile. Il devait souvent penser que son efficacité grandirait énormément si seulement il était en meilleure santé. S'il pouvait faire preuve d'une grande puissance, d'une présence et d'une résistance extraordinaires, il pourrait impressionner plus de monde ! Malgré cela, Paul ne cite jamais ces prières comme preuves du pouvoir de Dieu.

Galates 4.13 fait également référence à la santé fragile de l'apôtre : "Vous ne m'avez fait aucun tort. Vous le savez : ce fut à cause d'une maladie que je vous ai pour la première fois annoncé l'Évangile." Nous ne connaissons pas les circonstances du premier voyage missionnaire de Paul, mais nous sommes impressionnés de savoir que, sans la maladie de Paul, les Galates n'auraient jamais entendu sa prédication. Dieu l'avait utilisé précisément à cause de sa maladie ! La mauvaise santé n'a jamais arrêté Paul ; elle l'a seulement obligé à changer de plan.

Paul a appris une grande leçon de cette "écharde dans la chair" : la preuve de notre christianisme n'est pas dans les moments forts ou dans les situations où la prière a "marché". Ces expériences tendent à nous faire trop nous glorifier de nos accomplissements. Le chrétien authentique sait qu'il doit s'appuyer non sur lui-même mais sur la grâce de Dieu. Dieu a pu utiliser Paul, non malgré sa faiblesse, mais à cause d'elle.

Aucun signe de la puissance de Dieu ne surpassait celui de l'existence des Églises établies dans toute la région méditerranéenne. Ces assemblées, fondées par un personnage chétif dans un monde qui admirait la puissance physique et la rhétorique, étaient la preuve que la puissance de Dieu se manifeste au milieu de la faiblesse humaine. Si le fondateur de ces assemblées avait possédé les "preuves" habituelles de la puissance humaine, personne n'aurait vu la puissance de Dieu à l'œuvre dans le monde.

Nous notons avec fascination que Paul met en parallèle dans ce texte deux récits totalement différents de ses expériences. Le premier raconte un moment de puissance spirituelle éclatante ; le deuxième décrit un échec embarrassant pour un conducteur spirituel. C'est cet échec qui est la

preuve de l'authenticité de l'apôtre, car il ne se glorifiera de rien sinon de sa faiblesse. En 12.5, il dit qu'il ne souhaite pas se glorifier d'un "homme", mais plutôt de ses propres faiblesses. En 12.9 il revient à la même pensée : "Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi."

FAIBLESSE ET PUISSANCE (12.10–12)

Nous sommes obligés d'avouer que la perspective de Paul sur la faiblesse et la puissance est contraire à notre penchant naturel. Nous préfererions dire : "Quand je suis fort, c'est alors que je suis fort", car telle est la norme de notre culture. Nous savons que les livres sur la réalisation de soi sont prisés parce qu'ils font appel à la fascination exercée par la puissance. Si donc nos tendances naturelles deviennent l'influence majeure de notre vie chrétienne, c'est dans cette optique que nous verrons notre ministère. Lorsque nous pensons à la réussite d'un serviteur ou d'une Eglise, c'est dans des termes de pouvoir et d'influence que nous jugerons. Nous encouragerons ainsi un système par lequel les serviteurs de l'Eglise seront obligés de comparer leurs résultats comme preuve de leur ingéniosité. Nous seront tentés de croire qu'aucun service valable ne peut avoir lieu sans être accompagné des symboles courants de la puissance : des locaux magnifiques, les derniers équipements, les enseignants les plus créatifs, les meilleurs membres. Certes, il est bien d'avoir de bons locaux et des travailleurs talentueux ; mais nous nous trompons si nous pensons que notre propre force doit s'exercer avant que celle de Dieu ne puisse avoir son effet.

Selon les normes de leur époque, Jésus et ses apôtres étaient absolument infructueux. La croix est le symbole même de la faiblesse humaine. Mais la fragilité de Jésus sur la croix donna à sa

résurrection toute sa puissance. Paul dit : "Il a été crucifié en raison de (sa) faiblesse, mais il vit en raison de la puissance de Dieu" (13.4). De sa faiblesse sortit la puissance de Dieu. Nous ne devons pas ignorer le fait que dans un ministère authentique, la faiblesse, c'est la force. Paul a appris par son écharde que la puissance de Dieu s'accomplit dans la faiblesse (12.9). C'est pour cette raison qu'il pouvait se plaire "dans les faiblesses, dans les outrages, dans les privations, dans les persécutions, dans les angoisses, pour Christ ; en effet quand je suis faible, c'est alors que je suis fort" (12.10).

Quelle est la marque d'un ministère réussi ? On la voit quand le miracle de la croix et de la résurrection est vécu à nouveau. Lorsque notre faiblesse donne lieu à la puissance de Dieu, nous sommes une Eglise réussie. Dans 12.10–13, Paul se glorifie plusieurs fois de la même faiblesse pour laquelle il a été critiqué (11.30 ; 12.5, 9 ; cf. 13.4). Ses adversaires s'étaient trompés en ce qui concerne les "signes distinctifs de l'apôtre" (12.12).

CONCLUSION

Nous nous trouvons parfois à la place de ceux qui critiquaient Paul, cherchant du mauvais côté les signes du vrai christianisme. Nous considérons les "expériences du sommet" (retraites spirituelles, enseignements particulièrement pénétrants, chants émouvants, etc.) comme plus impressionnantes et plus attrayantes. Pour celui qui regarde depuis l'extérieur, elles sont effectivement plus attirantes, car elles donnent, comme pour Paul, des souvenirs inoubliables. Mais une vraie Eglise ne reste pas "hors de ce monde". Le test ultime de sa fidélité est son désir de vivre là où vivent la douleur et la peine, là où elle est soumise à la faiblesse physique et à la privation. Ces choses se trouvent, elles, "dans ce monde". ♦